

DISCOVRS

DE LA

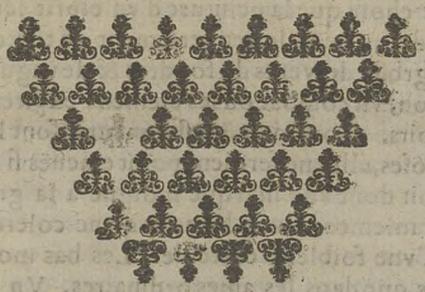
CLEMENCE

ET DE LA IVSTICE,

AV PARLEMENT,

pour & contre Iules

Mazarin.



A PARIS,

Chez la vefue d'ANTOINE COVLON, rue
d'Escoffe, aux trois Cramailles.

M. DC. XLIX.

DISCOURS DE LA CLEMENCE
es de la Justice, au Parlement, pour es contre
Iules Mazarin.

LA CLEMENCE.



VOY qu'on puisse dire, Seigneurs Illustres, vous n'en ferez pas moins glorieux quand vostre clemence aura quelque part à vostre justice. J'entens bien que la France entiere crie apres vous contre Iules Mazarin. Je sçay moy mesme que c'est vne ame plus noire que son chapeau n'est rouge. Et sans dépeindre par le menu ses meschancetez, c'est assez exprimer les vices que de dire qu'il ne vaut du tout rien. Imaginez vous encore si vous voulez vn degré de démerite plus bas; vn estage de malice plus profonde que la sienne, si est-ce encore quelque chose digne de vostre bonté: & mesmes si vous considerez jusques au fons l'horreur de ses crimes, il me semble que plus ils sont grands & plus ils sont vne illustre matiere à vostre clemence.

Que c'est vne belle chose que de sçavoir vaincre les plus violentes passions! Que la victoire est glorieuse qui limite l'impetuosité des mouuemens qu'un puissant objet excite! A considerer Iules Mazarin, l'objet de vos magnanimes entreprises; je ne doute point que l'ame ne voulust sortir d'elle mesme pour fuir vne si funeste preience, & que dans l'impossibilité de le faire, elle ne s'armast de la plus violente colere pour la cōbatre & pour la détruire: Mais que c'est vn laid spectacle que l'image d'une ame en furie; & que c'est vne belle chose que la peinture d'un esprit serain. Vn cœur ne peut éclater sans le desordre & le renuersement de toute l'œconomie: & cette mer hideuse & grosse de vents de foudres & de vagues, ressemble par vne horrible confusion, vn combat où les elemens expirent, & où la nature jette les derniers soupirs. Tout cela, Messieurs, sont les tristes marques de la foiblesse des choses, elles ne seroient point emeues si elles auoient plus de stabilité. Ce seroit donc vne marque indigne à la grandeur de vostre courage; que cet ébranlement d'une haine & d'une colere violente, qui ne sont que les suites d'une foiblesse extreme. Les bas mouuemens de vengeance ne sont bons que dans les ames ordinaires. Vn corps de sages ne doit point agir à la façon des communs esprits. Considerer avec froideur ce qui embrase d'indignation tout le reste des hommes, est vne action seule digne de vous, & trop noble pour eux. Je ne vous dy point que quand on a le pouuoir de nuire à vn ennemy, luy pardonner est vn relachement plus glorieux que la vengeance ne seroit douce. Il vaut mieux vous dire que l'exemple est à suivre, & les commandemens à obeir, de celuy qui veut que nous pardônions à tout le monde, de ce Dieu si bon & si puissant, qui voyant sous son pouuoir tant de coupables, montre sur sa justice tant d'indulgence. Vous serez mieux touchez, Messieurs, par l'objet des douceurs infinies

de ce souverain Maistre de tous les Monarques, que par la foiblesse de mes raisons: Et si vous confiderez bien jusques à quel point il est continuellement offensé; & combien toutefois il est misericordieux, vous jugerez en ma faveur, quoy qu'en puisse dire vostre Justice, que les sentimens de douceur que ie vous ay donnez quand vous avez prononcé les Arrests du bannissement de L. Mazarin, & de la confiscation de ses biens, sont enfin dignes de vous & de luy.

LA JUSTICE.

QUE le bannissement du Mazarin soit digne de vous & de luy, Messieurs, à prendre les choses dans leur verité, à les penetrer iusques à leur source, cela ne se peut dire. Si vous pensez, ô Clemence flateuse, des vices d'un monstre que tous les gens de bien abhorrent; si vous dites, dis-je, que ses crimes sont dignes de ce chastiment, ie l'auouë. Mais si vous en voulez conclure que le chastiment est digne des crimes, & faites vne conuersion reciproque de l'un à l'autre, ie le nie. Il y a plus en ceux-cy qu'en celuy-là, & la moderation de l'un ne s'accorde point à l'excez des autres. Quoy, un homme de neant monté par des moyens plus bas que sa naissance à des grandeurs plus hautes que son merite, seroit assez puny du bannissement? Si la vertu l'auoit arraché du centre mesme de la poussiere, il seroit beau le voir maintenant par la mesme puissance qui l'auroit eleué. Un diamant tiré de la bouë, n'en est pas moins eclatant quand il est enchassé dans l'or. Mais il est un rebut de la nature & de la naissance, que des crimes ont eleué, & que des crimes veulent soutenir, & que ce n'est point assez de chasser, mais qu'on doit exterminer. Ne faisons point aux autres ce que nous ne voudrions point qu'on nous fist, Messieurs, & n'enuoyons point chez eux ce que nous ne voudrions point qu'ils enuoyassent chez nous. Hercules, inuincible, deliurez la terre d'un monstre, & ne faites point un coup à demy genereux & à demy cruel; & duquel si nous pouuons nous réjouir icy, on puisse un iour s'affliger ailleurs.

Ie voy bien que vous croyez, que c'est un assez grand supplice à cét Eminent de n'estre plus que Mazarin. Mais ne vous trompez pas: c'est peu de chose de luy offer apparemment vne qualité dont il se reserve de si belles marques. Tant qu'il disposera de nos Louis, il conseruera trop son eminence. En un mot, ie ne puis comprendre quelle punition c'est de le renuoyer chez soy iouir de ce qu'il a volé chez nous. C'est vne espece de douceur plus molle & plus facile que la grace, mon ennemie, ou plüost (si ie le dois dire dans les apres termes de ma securité ordinaire) c'est vne grace d'impuissance, qui cessant d'estre puissante, ne cesse pourtant pas d'estre grace. Car n'est-il pas vray, Messieurs, qu'en le laissant paisiblement iouir de ce qu'il nous a pris, vous semblez consentir aux vols qu'il nous a faits; & luy dire avec douleur, *Nous n'auons plus rien à vous donner, retirez vous en paix.* Ah! Seigneurs, agissez contre luy avec plus de rigueur. Quel droit à mon injuste plainte, puis que déjà vous avez agy? On entend tout retentir vostre Arrest de la confiscation de ses biens; & cette rare & genereuse prudence, la liberatrice de tant de miserables oppressez a déjà preuenu cet aduis.

Quoy que vous ayez fait toutefois de grand & de genereux, Messieurs, il me semble que la carriere est encore longue, & que si vous en auez fait beau-

coup par derrière, & en reste encores beaucoup pardeuant. Si vous confiderez
 I. Mazarin en tous ses iours, c'est vn voleur public, vn seruiteur infidele, & vn en-
 nemy juré de la France, qui tombant par tous ses crimes en celuy de leze Majesté
 Diuine & humaine, ne peut estre assez puny que de la mort. Quoy donc, il le se-
 roit assez du bannissement & de la faisie de la moindre partie de ses biens? Ce vo-
 leur public, qui de l'esclat de la Majesté Royale a fait vn ombre, à l'abry de la-
 quelle il a pillé tous nos biens. Qui de la capitale de la France a estendu ses mains
 harpies iusques aux extremitez du Royaume. Qui l'a épüisé de sang & de substâce
 dans le cœur & dans les veines de toutes ses parties: Ie ne veux point icy repre-
 senter les cris furieux que des épüisemens si violens ont fait ietter à la plus grande
 partie des peuples. Quoy que de pointures si sensibles, les douleurs fussent ex-
 tremement ameres, on a puny, comme rebellion, leurs iustes defences, & peut estre
 qu'à l'abord ils estoient trop delicats de ne pouuoir seigner vn moment pour le
 seruire apparent de leur Prince. Laissons donques éuanouïr & dissiper ces pre-
 mières clameurs, comme trop impetueuses & trop promptes. Mais, Seigneurs, es-
 coutez le reste des soupirs du peuple affigé. Il y a long temps que son sang coule,
 & qu'il n'a point assez de force pour crier. Il y a long temps qu'il soupire & qu'il
 sanglotte. Il y a long temps qu'il fait des plaintes, & qu'il verse des larmes. Enfin
 peu à peu ces plaintes se sont abaissées: Ces larmes à faute d'humeur se sont toutes
 sechées. Il n'a pas mesme la force de languir; Il meurt à toute heure, ou s'il ne
 meurt pas, ce qu'il fait n'est pas viure, c'est plutôt ietter les derniers soupirs.

Encorés s'il nous auoit souffert de ietter ces derniers soupirs en patience. S'il
 auoit permis au pauvre Laboureur d'expirer sur la paille, ou dans les sillons, ou en
 suant il seme dequoy nous nourrir. Mais les infames satellites de cét execrable
 Tyran ont ajouté douleurs à la mort, & ils ont pillé en vn moment ce qu'il auoit
 recueilly des semences de toute sa vie: Et retournans avec encor plus d'inhumani-
 té, comme si sa pauvre cabane vuide n'eust pas esté assez malheureuse, ils l'ont
 traîné dedans les cachots des prisons: non pas avec dessein de le retirer d'un lieu
 où il n'auoit rien pour viure; mais pour le renfermer dans vn autre où il püst mou-
 rir plus malheureusement. Que n'est-il, Mess. des expressions assez fortes pour
 vous dire toute la verité. Mais elle est trop extraordinaire & trop affreuse pour se
 représenter par des paroles. Toute la campagne deserte en son langage muet &
 pitoyable, vous l'apprendroit mieux que moy. Les cabanes des paysans s'estônent
 d'estre des retraites de hiboux, que leur ont préparées des oiseaux de proye: elles
 n'ont plus leurs hostes ordinaires: ou s'il leur en reste quelques vns, c'est pour
 pleurer la captiuité ou la mort des autres qui ont tombé sous la main des Sergens,
 comme sous la rage des ennemis. Si le bœuf restoit dans l'estable, il s'estonneroit
 d'un si long repos, & de ne voir plus le Maistre qui le faisoit viure, apres l'auoir fait
 travailler. La charruë abandonnée demeure inutile au milieu d'un champ plein de
 ronces & de chardons. En vn mot toute la campagne est vn affreux spectacle, qui
 découvre en ses deserts l'auarice insatiable d'un seul voleur.

Mais les villes en sont-elles exemptes? que peuent-elles dire, ou plutôt que
 peuent-elles faire? Les sources dont sortoient leurs richesses sont coupées, Pour-
 roient-elles manquer de tarir? Cette abondance qui ne leur vient d'ailleurs que de
 ces lieux où regne à present la disette, que peut-elle deuenir? Helas! plutôt qu'est-
 elle deuenue? Ces pauvres villes au lieu de s'employer au travail, ne s'amüsent
 plus

236
401

Plus qu'à trembler. Vne générale terreur saisit tous les esprits qui craignent pour leurs corps, en craignent pour leurs biens. Celuy-cy doit & n'a rien, & celui-là meurt de faim qui n'est riche que de ce qui luy est deub. Double impuissance au debiteur & au creancier. Tout est ruiné. Tout est dans les coffres d'un brigand; & cependant ces harpies tous les iours crochettent ceux du pauvre Bourgeois, & lesquels l'air est la seule chose qui reste. Cruelle barbarie! ils veulent toutefois qu'on leur donne ce qu'ils demandent: & si quelqu'un refuse par impuissance, ils le traînent aux plus estroites prisons; comme si à force de le presser & de l'opprimer, ils pourroient tirer de luy ce qu'il n'a point. Dans les horreurs d'une si violente tyrannie, chacun seroit encor bien aisé d'auoir perdu ce qu'il a donné, s'il pouuoit conseruer ce qu'il a sauué. Mais ces desirs sont sans esperance. S'il a donné quelque chose au voleur public, il n'a plus rien, ou c'est encores pour le luy garder: & l'attente de perdre ce qui reste, augmente la douleur d'auoir perdu ce qu'il n'a plus. Encores s'il ose se plaindre parmy des atteintes si cruelles & si douloureuses; chaque parole est autant de crimes qui confondent dans la perte des biens celle de la vie. Ainsi le Bourgeois dans sa boutique ouuerte, a le cœur ensemble fermé avec la bouche; & ne sçachant s'il est là pour vendre ou pour donner; il doute s'il attend vn Marchand ou vn Bourreau. Ainsi tout commerce est arresté, & il ne se void plus d'affaires que celles des concussionnaires. Voila l'estat déplorable où ce voleur homicide a mis toute la campagne & toutes les villes de France.

Je ne dis rien de celuy où est reduite la Maison du Roy, vos yeux, Messieurs, n'ont point d'objet plus prochain ny plus sensible. Vous auez à tout moment apperceu les cruelles & sanglantes marques de sa perfidie & de sa déloyauté: Il ne s'est point treuue d'ame fidele en cette Maison Royale qui n'ay souffert la rage de cet infidele seruiteur. Il a fallu obeïr à ses passions criminelles, ou quitter le iuste seruice de nostre Monarque. Il a fallu recevoir l'inspiration des Demons qui le gouvernent, ou sortir du gouvernement d'une si belle & si grande économie. En fin il en a tellement retranché les membres qui ne se sont pas voulu reflexir vers luy, comme à leur Chef; qu'il a fait de la Maison du Roy vne retraite d'infames piteux, qui ne rendans compte qu'à luy du succez de leur violence, n'attendoient que de luy le fruit de leurs crimes & la recompense de leurs vices. C'est ainsi qu'il a rendu le Roy le plus pauvre de son Royaume, & qu'après luy auoir tout osté, il l'a fait son debiteur, & celuy de tous ses sujets. C'est ainsi que mettans vn pied sur le trône de l'autre; il a foulé indignement & superbement toute la France.

Qui peut douter après tout cela qu'il n'en soit l'ennemy juré? Ce seroit assez que de dire qu'il est né sujet du Roy d'Espagne: Il a pris dans cette naissance l'antipathie, dont tous les François ont souffert les cruautéz. Mais quand cette préuue de son inimitié m'aqueroit, sa haine d'ailleurs est trop visible pour en douter encor avec raison. Je ne veux point icy alleguer contre luy de quel estrange biais il conduit les armes de ce Royaume. Comme quoy il est ordinairement aux risques de tout perdre: Si Dieu qui dispose des propositions des hommes ne faisoit réussir au rebours les desseins pernicieux. Je ne veux point le charger de ce qu'enuoyant assieger des places dans le cœur du pais ennemy, il fait passer les troupes Françoises à la mercy de leurs bras. Qu'il faut costoyer toutes leurs forces pour les aller attaquer. Que passans à la bouche quasi des canons de leurs villes fortes; c'est leur mener du butin que leur aller ainsi faire la guerre. Que les frontieres des ennemis

estans fournies de bonnes garnisons, celles de France en sont tout à fait denuées; Tellement que pour aller cette année à Ypre, il eust fallu auoir passe-port des ennemis. Que les Volontaires de Saint Omer, d'Aire & de Cambray courroient iusques dans les portes de toutes nos places circonuoisines; avec autant d'assurance, & tenoient les François & le bagage qui passoit dans tout l'espace qui est entr'eux & la mer, aussi bien leur que si déjà il eust esté dans leurs propres murs. Que par ses courses ils ont bien fait plus de prisonniers & de butin qu'on n'en a fait à la bataille de Lens. Je laisse ces choses qui luy reprochent autant de crimes; & ie ne veux reprocher à ce perfide Sicilien, plus cruel que les Vespres mesmes Siciliennes, que le triste estat des pauures Soldats. Cependant sous le pretexte de la guerre cét infatiable auare se comble des biens de la France. On ne voit pas vn denier dans les armées. Par là sa noire malice est trop decouuerte. Comme il scait que l'argent est le nerf de la guerre, & la machine qui fait harmonieusement mouuoir ces grands corps composez de tant de membres; il tranche ce nerf, il soustrait cette machine; il épuise le Royaume, & ne remplit point les armées. Il met l'vn dans la necessité, & y laisse l'autre. Ainsi de cét Estat il fait languir également les forces actiues & les patientes, en telle sorte que tout est prest à ietter le dernier soupir. Ie l'ay dit vne autre fois Dieu renuerse veritablement & dispose des desseins des hommes. Ie le redis encore, & ne scauroit jamais me lasser de le dire, quand ie considere comme il conserue contre toute apparence ce que cét infame ministre veut perdre contre toute raison. C'est son dessein que de donner aux ennemis tout l'auantage qui luy sera possible; Il ne les attaque que mollement; & encore pour abatre tout à fait ce peu de vigueur qui reste dās ses feintes attaques; il les fait par des forces extenuées. Ainsi pendant que l'armée de la campagne passée estoit dans sa force, il l'a enuoyée perir deuant vne meschante ville, & a laissé perdre vne bonne place; & comme si Ypre eust esté preferable à Courtray, il a voulu qu'elle s'extenuast deuant celle-là, sans auoir soin que d'abandonner celle-cy. Mais c'estoit encores peu qu'une florissante armée se fust extremement affoiblie deuant vne ville qu'on ne peut garder qu'aux ennemis. La tirant de là comme si elle n'eust pas esté encores assez fatiguée, il luy a fait tenir des routes égarées, & la fait courre les champs comme vne folle sans conduite, sans ordre, ny sans autre dessein, que de l'affoiblir par tant de courses par les trauaux d'une saison ennuieuse, & d'une disette sans exemple. En fin comme il l'a veüe demie morte de faim & de peine, il l'enuoye au combat, croyant plütoft l'enuoyer à la boucherie. Cependant Dieu donne la victoire à celle-là, qui d'elle mesme estoit quasi vaincüe. Vn petit nombre de demy enuuelis triomphe d'un grand nombre de fraiz & de vigoureux ennemis. Ainsi ce traistre voit ses trahisons succeder au rebours, & tomber sur l'Espagne le foudre qu'il auoit pretendu de faire choir sur la France. Car enfin qu'il ne vienne pas se vanter qu'elle a bien reüssi par son moyen: elle ne reconnoist d'autre que Dieu pour Autheur du bien qui luy arriue; ny d'autre que luy pour Ingenieur des peines qu'elle endure. On iuge assez de ses bonnes volontez par la suite d'une si grande victoire. N'a-t'il pas fait tout ce qu'il a peu pour en oster le fruit, qui sans luy deuoit estre plus grand qu'il n'a esté? Qui empeschoit qu'on n'assiegeast promptement vne bonne place, & qu'on ne la prist: Quelle ignorance; mais plütoft quelle malice en cét infame Ministre, qui au lieu de iuuire vne si belle pointe, quand personne ne pouuoit plus l'empescher, a voulu faire perir les Soldats vainqueurs;

comme pour les punir de leur courage & de leur fidelité. En effet tout le reste de la campagne en les employant à ie ne sçay quoy, dont il n'a succedé autre chose que de la fatigue, il a acheué de les accabler de telle sorte qu'enfin les vainqueurs ont eu sujet de porter enuie aux vaincus. S'il leur a fait toucher quelque argent, c'est si peu, que leur necessité est plustost accreüe que diminuée: et eömè ils auoient esperé quelque chose apres tant de peines, le peu qu'ils ont receu estoit moins pour les satisfaire que pour les desesperer. Et de fait plusieurs se sont iettez dans l'armée des ennemis, & la paye a contraint leur necessité de seduire leur fidelité & leur constance, Ainsi souuent ce traistre les fortifie en nous affoiblissant. Le reste qui a peu combattre contre son malheur & contre les trahisons de ce perfide, s'en est reuenu. O vous qui auez veu retourner cette armée, que vous vistes partir, quelle difference! quels François peuuent auoir le courage de s'en aller pour retourner de la sorte? Voila quelle ardeur ce cruel met en l'ame des Soldats de cét Estat: c'est ainsi qu'il sçait attiedir ce feu que leur naissance & leur vertu leur donne, & reduire en glace les plus belles flammes qui les embrasent de l'amour de leur Prince, & du desir de mourir en le seruant. Mais voicy encores d'autres souplesses de sa malice pour rendre la France à tel point ennemie d'elle mesme, qu'elle ne pense plus à d'autres ennemis. Je laisse les grands & les fameux exemples, les petits sont assez funestes & assez sanglans.

Voicy donc le Soldat qui arriue à la fin de la campagne, triste, miserable & desesperé, chez d'aussi de consolez, d'aussi affligez, & d'aussi malheureux que luy. Le Bourgeois & les Païsans le reçoient comme vn foudre qui doit acheuer de les perdre. Cependant il demande à manger à des gens qui meurent de faim. Il se plaint à eux du mal qui les tuë: mais comme la guerre l'a rendu plus à pre en sa douleur; Tout furieux de se voir si mal receu apres auoir ailleurs esté si mal traité, il iure, il menace, il tue, il violle, & semble à dessein inuoker & contre luy & contre tout l'Estat les puissances vengeresses qui ne laissent point de si noirs crimes impunis. L'oprimé en ce rencontre, ou languist ou expire, ou se plaint, & en toutes sortes irrite le Ciel qui protege les innocens.

O Messieurs, que ie ne vous represente point icy l'affreux & pitoyable spectacle de deux hostes, dont l'un le poignard à la gorge demande, & l'autre, les genoux en terre, les mains au Ciel, & les larmes aux yeux refuse. Qui tous deux ensemble dans de differentes actions prennent loy de la necessité, où vn barbare les abyssme: qui tous deux ensemble sont François, & que l'inhumanité seule d'un Sicilien desesperé. C'est trop vous entretenir des malheurs de tant de miserables: Ces objets sont trop tendres & trop sensibles; & vous voyez assez les crimes de celui qui reduit la France en ce déplorable estat. Il est temps, Messieurs, que vous en fassiez vne rigoureuse & seure iustice. Apres tant d'inhumanitez & de barbaries, ne merite-t'il pas de receuoir la mort, qu'il a si souuent donnée. Chaque miserable qu'il a ruiné vous en sollicite. Chaque vie a sa rage immolée demande l'immolation de la sienne: elle est deuë à chaque perfidie qu'il a commise: il la doit au Roy, qu'il a cent fois laschement trahy; à sa Maison qu'il a pillée; à la France qu'il a déchirée. Escoutez la voix d'un Roy mineur qui vous la demande. Escoutez la voix de ses armées, qui se plaignent de ce qu'il vit encores. Escoutez enfin tout l'Estat ensemble qui vous dit qu'il n'est plus iuste qu'il respire.

Et toy Clemence, qui sans raison me resiste: Considere bien à quoy tu t'op-

8
poses: C'est vne grande vertu que de pardonner, il est vray: Mais il n'est pas en mon pouuoir de le faire. Dieu & le Roy m'ont mise entre les mains de cet auguste Parlement, pour rendre equitablement à chacun ce qui luy est deub. Pour recompenser dignement les vertus, & pour punir souuerainement les vices. Si ie ne recompense & si ie ne punis ie ne suis plus Iustice. Je ferme les yeux: ie pese de cette balance, & ie tranche de cette espée. Si peu que le poids emporte d'un costé ou d'autre, il faut que j'y penche. Si i'arriuois à prononcer sur le plus leger, mes Arrests n'auroient plus de poids. Ce qui me fait redouter, c'est que ie suis Iustice; & si peu que ie marche à droit ou à gauche, ie me fais mépriser; & qui ne me craint, plus me hait. Il est commandé aux hommes particuliers de pardonner; de la mesme sorte qu'il m'est ordonné de punir: Quand ils punissent, ils deuiennent coupables; & si ie pardonnois, ie deviendrois criminelle. Je sçay bien que Dieu est clement & iuste tout ensemble; qu'il pardonne & qu'il punit quand il veut, sans que rien luy resiste, & que personne le condamne. Je sçay mesmes qu'il a emané sur les Rois quelque rayon de cette toute-puissance: Mais ie sçay bien aussi que ie n'en possède qu'une partie, & c'est la plus haute, la plus souueraine & la plus redoutable. Apprens donc ce que ie suis, & ne cherche point de droit où ie regne. Le voy bien que tu t'es trompée, quand tu as creu quelque passion. dás les esprits de ces illustres Seigneurs qui m'exercent. Chacun d'eux est de fait en particulier sujet aux passions comme le reste des hommes: mais en Corps & dans la fonction de leurs charges souueraines ils composent vn esprit impassible. Ne leur parle donc point de vaincre des ennemis qu'ils n'ont pas: ils donnent la mort & laissent la vie, sans estre touchés ni d'amour ni de haine: & fermés les yeux aux personnes, ils ne font qu'écouter les raisons; sur lesquelles ils donnent leurs Arrests irreuocables; sans aucune agitation de tendresse ou de courroux. Souffre moy donc de leur dire, que puis qu'ils sont impassibles, & qu'ils ne se laissent émouuoir à rien; qu'ils prononcent l'Arrest de la mort d'un coupable, qui meritoit de perdre mille vies si la Nature luy en auoit donné autant comme les vices ont formé de crimes, chacun trop digne de la perdre. Prononcez donc, Messieurs, faites tonner ce foudre vengeur de tant de miserables, & punisseur de tant d'injustice. Ne flatez plus vne vie qui n'a point voulu flater les vostres. Vangez vostre Roy d'un seruiteur infidele. Vangez les bons opprimez par ce meschant. Vangez tous les François persecutez en tous les endroits de la France. Enfin vangez moy, Seigneurs, moy qui vous ayant esté illustrement donnée de la part de vostre Dieu & de vostre Monarque, ay si souuent & si honteusement esté foulée aux pieds de ce sacrilege & de cet impie monstre de Sicile; & me vangeant ainsi, releuez vostre esclat abattu, & vous vangez vous mesmes, puis que vostre vengeance est si glorieuse à Dieu, au Roy, & à tout cet Empire.

F I N.